

Séquences

Il était une fois dans l'Ouest : 25 ans après le choc

Mario Patry

Numéro 166, septembre–octobre 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/50030ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Patry, M. (1993). Il était une fois dans l'Ouest : 25 ans après le choc. *Séquences*, (166), 64–66.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Il était une fois dans l'Ouest

25 ans après le choc

Qui ne se souvient du bruit que souleva, à la fin des années soixante, la sortie du dernier film de Sergio Leone, orné d'un titre de fable: **Il était une fois dans l'Ouest**? On répandit la rumeur que le film battait en brèche l'inusable légende de l'Ouest. Rétrospectivement, on peut aujourd'hui affirmer que **C'era una volta il West** tint les promesses eschato-cosmologiques de son titre. Dans ce film, qui a pour thème la mort de l'Ouest, Leone sanctionne (ou précipite) la décadence du western et répète l'instant naissant de l'époque des pionniers. Ceux qui s'y sont opposés à l'époque, arguant que l'anthologie des oraisons funèbres du western était déjà abondante, ont dû finalement se rendre à l'évidence. En effet, force leur a été d'admettre, après l'inexorable hémorragie dans les décennies suivantes, que le western apparaissait bel et bien comme épuisé. «Sur grand écran, un genre que l'on croyait immortel s'est dissout», confirmait Gilbert Salachas, dans *Télérama*, au lendemain de la mort du cinéaste en 1989.

Nous sommes en 1966. Après avoir réalisé trois westerns qui l'imposent comme un champion du box-office, à une époque où l'industrie hollywoodienne traverse l'une des plus graves crises de son histoire, Leone peut se permettre de tourner une superproduction américaine à l'abri des exigences des producteurs, à condition que ce soit un western.

La genèse de **Il était une fois dans l'Ouest** est relativement connue: elle associe, en un somptueux générique, le plus «cher» des réalisateurs européens, cinq acteurs légendaires, une kyrielle de vedettes invitées et deux jeunes scénaristes qui deviendront de grands réalisateurs, Bernardo Bertolucci et Diego Argento.

Tourné durant le printemps agité de 1968, le film sort à Rome

le 28 août à l'issue de deux mois de montage seulement (et après deux années de préproduction). Habitué à la simplicité rustique des westerns italiens, le public est dérouter par les audaces narratives et l'esthétique du film. La critique intellectuelle s'empresse d'y déceler les premiers signes d'essoufflement de ce genre hybride qu'est le western italien, genre d'emblée voué aux gémonies.

Dans un article paru le 2 décembre 1968 dans *Il corriere*

succès public d'un film. Dans les années soixante, un film commercial ne peut être a priori un bon film.

Le film de Leone encaisse deux milliards et demi de liras en Italie (l'oeuvre avait coûté deux milliards), ce qui constitue un recul substantiel par rapport aux films précédents du réalisateur. «Ce déclin, note Massimo Moscati, coïncide étrangement avec l'énorme succès à l'étranger et avec la consécration définitive de Leone



della Sera, Giovanni Grazzini écrit: «Ce n'est pas qu'**Il était une fois dans l'Ouest** soit un film à jeter aux orties, [...] Leone sait tenir son public au-delà de trois heures, [...] mais il manque au film la fraîcheur de l'inspiration. La matière trop riche se replie sur elle-même sous le poids des échos innombrables et des citations de classiques. Mais l'ennui majeur ce n'est pas cela, l'originalité de Leone ayant toujours été davantage dans la forme que dans le fond; c'est que justement la confection demeure convenue. [...] Le nouveau film a la saveur du vieux.»

Il faut préciser qu'à cette époque, la critique européenne (italienne en particulier) — dans le prolongement de la Nouvelle Vague française —, se méfie de

dans le firmament des grands du western».

En réalité, le film ne fera jamais plus d'un million de dollars sur le marché américain lors de sa première année d'exploitation. Il obtient cependant un succès d'estime. **Once Upon a Time in the West** est présenté à New York en avant-première dans deux salles le 25 mai 1969 et sort dans 24 salles le 16 juillet. Après quelques semaines, le film est retiré de l'affiche sous le prétexte ambigu que le public le trouve trop long. Et, pour gagner une séance par jour, la Paramount décide d'opérer des coupures totalisant plus de 30 minutes qui ont pour effet de dénaturer une oeuvre dense au récit fortement elliptique. Cette version dite «internationale»

connaît un échec cuisant dans l'ensemble du marché anglo-saxon.

Même dans sa version intégrale, le film est accueilli tièdement. Dans le *New York Times* du 29 mai 1969, Vincent Canby ne craint pas le paradoxe en admettant que «bien que tout à fait mauvais, **Il était une fois dans l'Ouest** est presque toujours intéressant, oscillant comme il le fait entre la satire épique et l'hommage sérieux aux hommes qui ont créé les rêves d'enfance de Leone».

«La vérité est que sortir un western à New York, une ville au goût aussi efféminé, c'est presque l'assassiner», note Andrew Sarris dans un article plus nuancé paru dans le *Village Voice* du 6 août 1970. Son témoignage est d'autant

formule dense et alerte: «**Il était une fois dans l'Ouest** est peut-être l'exception à la règle selon laquelle les meilleurs films sortent des cinémas nationaux diversifiés sans doublage ni financement international. Mais c'est là une exception si glorieuse que la règle ne peut jamais sembler être si absolument rigide.»

Il semble que la mort symbolique que le cinéaste inflige à une star américaine de première grandeur (même déclinante) rencontre l'hostilité immédiate du public et déclenche une bataille d'Hernani chez les critiques. Cette thèse (défendue jusqu'à sa mort par Henry Fonda) est confirmée par le fait qu'une fois passé cet effet subversif dans la mythologie du *star system* et suite à quelques passages à la télévision, le film suscite un engouement suffisant pour justifier une seconde exploitation à partir de 1974.

En revanche, partout ailleurs où la version intégrale du film est distribuée, **Il était une fois dans l'Ouest** devient un succès populaire. En France, après l'effet cumulatif d'une attente fébrile nourrie par une publicité habile, le film est exploité dans cinq salles sur les Champs-Élysées à partir du 27 août 1969. 133 semaines plus tard, quinze millions de Français l'ont déjà vu.

«Le western est mort, vive le western» proclame Michel Madore dans un article dithyrambique paru dans le *Nouvel Observateur*. «Voilà bien le secret des lenteurs *léonines*. Ce cinéma prétendu d'action est un cinéma contemplatif [...] Ce cinéma est donc celui du plaisir. On s'enchant de y inventer, découvrir, un gag à chaque plan [...] J'ignore si cela va loin, si cela "tient" à la deuxième vision, passé les surprises de la découverte. Aucune importance, le plaisir, cela compte aussi. Tant de films sont réalisés par des gens qui n'aiment pas le cinéma. Tant de films ne reflètent que le malaise de ceux qui prétendent créer. Au rebours, chaque image de Leone révèle un formidable appétit. Il adore ce qu'il

fait, il ne s'en rassasie pas, il s'émerveille comme un enfant.»

Louis Marcourelles dans *Le Monde* du 5 septembre 1969 y voit la quintessence de la «démystification». Le film est en effet habituellement considéré comme une sorte d'épitomé paradoxal ou comme, selon l'expression fameuse de Noël Simsolo, «une désintoxication massive du cinéma américain».

Le Figaro, dans un article non signé, note que Leone «a une façon très personnelle de conter une histoire, d'en exprimer la violence et la cruauté sans paraître s'y complaire. Le western est pour lui une cérémonie qui exclut toute vulgarité». L'article conclut en saluant le jeu remarquable de

Salachas prétend que «l'excès de zèle de Leone est tel qu'on se demande s'il a l'ambition de battre les Américains sur leur propre terrain». Il ne trouve dans ce film rien d'autre qu'un «festival folklorique et un florilège surgelé de poncifs empruntés à d'autres westerns». Bref, il crie au plagiat. Ce même auteur rend pourtant un hommage posthume au cinéaste en évoquant son chef-d'œuvre «non comme un documentaire romancé sur l'Ouest américain, mais comme une symphonie audiovisuelle très sophistiquée».

Un réquisitoire en règle nous est offert par Jean A. Gili pour qui, bien que Leone ait bâti sa réputation sur le sérieux de ses reconstitutions appréciées même



plus crédible que cet auteur ne figure pas parmi les premiers admirateurs de Leone. Sarris remarque, avec une perspicacité d'analyse qui flattera le cinéaste lui-même, que «le film commence par un duel dans une gare désaffectée [...] et se termine par un autre duel près d'une gare en construction». Plus loin, il souligne que «Leone a réussi à faire essentiellement un film muet avec des aphorismes pour dialogues». Après avoir remarqué au passage l'emploi de l'enclos circulaire dans lequel le cinéaste enferme le duel final, de même que le principal raccord inter-séquentiel du film (celui de la locomotive qui semble sortir de la bouche d'un colt), l'auteur conclut avec une désarmante pertinence dans une

Charles Bronson qui «mérite à lui seul qu'on aille voir le film».

De son côté, Philippe Haudiquet d'*Image et Son* retient l'affirmation de Jacques Zimmer qu'il juge précise et justifiée dans la critique qu'il consacrait à **Et pour quelques dollars de plus**, en dénonçant les «excès de violence» et «l'amoralité foncière de tous les personnages». «Ces deux traits», nous assure Haudiquet, «caractérisent fort bien **Il était une fois dans l'Ouest**, une oeuvre habile, certes, menée de main de maître, mais lourde et complaisante dans la peinture des vices et des crimes, en un mot profondément malsaine».

Perplexe, à l'issue de deux articles consécutifs parus dans *Télérama* et *Téléciné*, Gilbert

aux États-Unis, «l'univers qu'il explore est un univers fabriqué de toutes pièces, l'horizon au niveau duquel il se hausse est celui des boutons de guêtres, certes soigneusement d'époque...» Ce critique aborde le film avec des idées et des sentiments préconçus, peu favorables à l'esprit d'analyse. Ne pouvant supporter la renommée inattendue du cinéaste, il s'irrite au fond de ce que Leone offre un rare exemple d'une avant-garde comprise et adorée d'un large public.

Oreste de Fornari explique, dans la première étude historique et critique consacrée à Leone, que le cinéaste ne cherche pas (contrairement à ses compatriotes originaires du Nord de l'Italie) à atténuer les éléments les plus

sophistiqués ni les plus vulgaires, cherchant plutôt à les exagérer; le grotesque côtoyant l'hermétisme.

En fait, on devine le désarroi et le dépit d'un critique consciencieux comme Gili qui se retrouve démuné devant une oeuvre «commerciale» dont l'essentiel du discours passe par le langage musical que le public ressent psychologiquement et qui constitue un obstacle à toute appréhension intellectuelle en dehors d'une analyse technico-stylistique et musicologique. Mais pour s'être acharné contre les excès de sophistication du film, Gili en admet tout de même la valeur: «Ainsi, par manque de hauteur de vue du réalisateur, le résultat reste médiocre, mais il n'en demeure pas moins vrai que les recherches d'articulation entre l'image et le son poursuivies par Leone et Morricone ouvrent des perspectives intéressantes pour la musique de film.» Et il admet que «la scène initiale où trois tueurs attendent le train pour abattre Bronson et trompent l'ennui, l'un en faisant craquer ses doigts, l'autre en chassant les mouches, le troisième en écoutant le bruit des gouttes d'eau sur son chapeau, constitue un morceau d'anthologie difficile à dépasser.»

On aura quelques occasions de sourire en lisant un critique d'*Image et son* qui pousse l'aigreur et l'aveuglement critique jusqu'à poser ainsi la question à propos de la musique de Morricone: «**Il était une fois dans l'Ouest** est-il un western? Est-il même un film? Et Morricone est-il un musicien?» Poser la question dans les termes et sur le ton de cet auteur ne revient-il pas à admettre par l'absurde le caractère exceptionnellement original et réussi du film et de sa musique? Car n'est-ce pas justement le propre des grandes oeuvres que d'échapper à toute tentative de classification?

Par un heureux et juste retour des choses, c'est une femme qui a écrit l'article le plus pertinent au sujet de ce western qui est au fond l'illustration de la conquête de l'Ouest en version féminine (de



surcroît, l'héroïne est une française néo-orléanaise!), article qui porte la signature de Sylvie Pierre et paru dans *Les Cahiers du cinéma* en mars 1990 sous un titre d'une admirable densité: *Clio veille*. Dans le prolongement d'un billet de Serge Daney paru également dans les *Cahiers* et qui vit dans le film «la première tentative [...] de cinéma direct», Sylvie Pierre nous convainc qu'«on assiste ici à la naissance d'un western — sinon historique — du moins qui s'en tient rigoureusement à l'exigence de ne pas occulter l'Histoire par l'idéologie. Les personnages, en particulier, n'obéissent qu'aux manoeuvres de la machine fictionnelle, jamais à des ressorts idéologiques. Ainsi, ils sont exempts de toute exemplarité morale, [...] leurs motivations et leurs rêves n'engagent que leur valeur poétique, et même les salauds en ont de beaux. C'est en tout cas certainement là que réside l'essentiel de la valeur critique d'un tel cinéma.»

Sylvie Pierre reconnaît ce film comme un «chef-d'oeuvre de rhétorique». «Le résultat bien sûr, écrit-elle, c'est un narcissisme cinématographique effronté, un cinéma qui ne renvoie qu'à lui-même et à ses propres mythologies et désespère semble-t-il définitivement de pouvoir sortir de

ce cercle. Ce qui ne va pas sans mauvaise conscience à tel point que le double jeu qui pouvait paraître au départ si douteux entre l'efficacité et la contemplation [...] entièrement et seulement

rhétorique, réinscrit le film dans l'Histoire, notre Histoire. À savoir celle d'une conscience malheureuse petite bourgeoise coupée du réel et réfugiée dans l'Art».

Exclu traditionnellement des sondages et palmarès de toutes sortes, en cela fidèle à sa vocation de western étendard de la fureur iconoclaste des années 60, **il était une fois dans l'Ouest** demeure l'un des rares films qui résistent à l'épreuve du temps et continuent à susciter l'engouement des spectateurs. Si l'avenir est toujours promis à ceux qui donnent des raisons d'espoir et d'enthousiasme aux nouvelles générations, le chef-d'oeuvre de Sergio Leone est voué à confirmer définitivement la prophétie d'Eric Leguèbe: «Ce film fera date et ne se démodera jamais.» C'est ainsi que Sergio Leone est (à son tour) entré dans la légende du XXe siècle.

Mario Patry

**Pour
Voyager
dans le temps
il n'y a pas
que les machines...**

**Il y a aussi
Le Cinéma Répertoire!**

bande
VIDEO
pour les mordus du cinéma

LABANDE VIDEO 5147, Côte-des-Neiges, Montréal, Québec H3T 1X9
Tél.: 738-040 Fax: 738-8701